

À la recherche
de drones ou d'étoiles

Hugo Syrine

**À la recherche
de drones ou d'étoiles**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12766-8

Chapitre I

« Des armes au secret des jours
Sous l’herbe, dans le ciel et puis dans l’écriture
Des qui vous font rêver très tard dans les lectures
Et qui mettent la poésie dans les discours »

Léo Ferré – Des Armes

La fin de mon histoire est effroyablement mal écrite.

Enfin, pourquoi suis-je venu mourir ici ? Pulvérisé par une bombe, devant un bar ?

Après tous ces pays traversés, ces épreuves surmontées dans un lent pèlerinage vers la liberté, la mort aux trousses, la mort dans l’âme, je me suis fait déchiQUETER en une curieuse dentelle, et, paradoxalement, seule ma ceinture d’explosifs semble intacte. Je ne saurai jamais si cet attentat aura fait une autre victime que moi. S’il aura eu d’autre impact que celui des débris dans mon corps et des flammes caramélisant ma chair, à la manière d’une pâtisserie ratée.

Ici j’étais un peu partout : où que l’on soit dans le monde on peut boire strictement la même boisson, dans exactement le même bar, en regardant le même match, sur la même télévision. Les gens sont vêtus par les mêmes marques, portent les mêmes lunettes, ce sont les mêmes sonneries de téléphone qui retentissent et les mêmes rafales de kalachnikov qui punissent tout cela. Les sons s’uniformisent, les goûts se diluent, les caractères se lissent, notre environnement devient normé, reproductible. Les hutongs et le vrai

camembert ont disparu. Les nations ne m'avaient guère paru si proches aussi lointaines fussent-elles.

Je ne suis pas sûr d'avoir compris le sens de ma vie, la raison de ce massacre, en m'écroulant là, éventré par l'explosion. Enroulé sur une carcasse de table dans une position ridicule, tel un sushi, et mélangé à des restes de chaises, je ne sens que la brûlure de ma main gauche qui pourtant n'est plus là. Il est temps de la rejoindre vers nulle part, de se laisser glisser vers les abysses. Je me demande si Allah est vraiment grand. En tout cas je viens de comprendre que je suis condamné à mourir en boucle.

Dans la posture d'un guillotiné je suis incapable de bouger, résigné à ne pouvoir fixer que le sol comme lors d'une dernière prière. Or cette fois c'est bien moi que j'aperçois, ondulant dans la flaque de sang qui reflète mon visage désenchanté.

Chapitre II

« On jouait avec les mots comme les enfants avec les billes. »

Vénus Koury-Ghata – Ton chant est plus long que ton souffle

Chacun de nous, inexorablement, est confronté tôt ou tard à ce moment où il voit sa mère pour la dernière fois. C'est sans doute ce que l'enfant qui est en nous redoute le plus dans sa vie, plus que tous les orages et tous les dragons. Cette appréhension s'estompe avec le déploiement de l'enfant jusqu'à ce qu'il n'en soit finalement plus un, comme si le rôle d'une mère est par là-même de ne plus en être une. Le fait de ne pas savoir quand va se dissiper votre dernière vision vers celle qui a semé notre premier cri fait sans doute partie de l'angoisse existentielle que l'on s'emploie continuellement à surmonter ou à enfouir.

J'ai autour de dix-huit ans lorsque ma mère me voit pour la dernière fois – bien que je sois le seul à le savoir. Je lui fais mes adieux sans qu'elle ne s'en aperçoive, même si elle a les yeux humides, comme à chacune de ses visites. Je me sens flou à travers ses larmes, une silhouette résignée au sombre destin, une ombre taciturne, un fantôme en déréliction. Elle m'a apporté mon repas, comme plusieurs fois par semaine. Le pot en terre cuite qu'elle me confie est coiffé d'un tissu noué aux anses afin qu'il ne s'envole pas et qu'aucun insecte ne vienne violer ce sanctuaire délicieux. L'étoffe rouge est délicate et ses rebords recouvrent avec précision ceux de la petite marmite. Seul un bouquet d'arômes s'en évade, se tend vers moi, et je devine que c'est le plat que je préfère, encore chaud et crépitant. Elle y a fait frémir sa bienveillance maternelle.

Une marinade de hawaji a baigné durant la nuit entière deux cuisses de poulet. Dans mon pays c'est un peu l'équivalent du curry ou masala indien, et, surtout, avant d'être broyées les épices sont torréfiées, ce qui permet d'en extraire des senteurs insoupçonnées. On grille ainsi un peu les épices afin qu'elles se conservent davantage durant la mousson, mais quelle transition essentielle pour les révéler ! Ma mère incorpore peu de clous de girofle car elle sait que je suis sensible à leur âcreté, et corrige encore le mélange avec une dose généreuse de graines de coriandre. Le hawaji final est une poudre ocre jaune à la senteur d'empyreume, au goût puissant du désert, et à l'aspect minéral de sable brûlé. Voilà ce que je devrais avoir toujours sur moi pour me rappeler mes racines, une poignée de ma terre et une pincée de mon enfance.

Je la remercie d'un sourire, en silence. Nous nous asseyons sur un petit banc d'enfants, à l'ombre d'un olivier, et la porte de la prison se referme sur nous comme la couverture d'un gros livre. Mon histoire s'achèvera bientôt, lamentablement, puisque j'ai été condamné à mort. Dans l'humidité de son regard, mon désir de vivre se régénère, s'abreuvant voracement dans cet oasis amniotique.

– Merci maman.

– Tu vas avoir besoin de forces mon fils. De beaucoup de forces. Allah sera à tes côtés.

– Je prie Allah cinq fois par jour et c'est comme cela qu'il me gratifie ?

– Il faut respecter Sa volonté.

– Si c'est cela sa volonté, l'injustice et la mort...

– Ce n'est pas puisqu'Il le veut qu'Il aime cela, mais pour les raisons qu'Il sait.

– Alors si j'ai tué cet homme c'était aussi la volonté du tout puissant, n'est-ce pas ? Il a mis ce voleur sur mon chemin, l'a laissé s'introduire chez nous, et l'a laissé se briser le cou comme celui d'un poulet quand je l'ai repoussé dans les marches ?

Jetant un coup d'œil furtif vers le garde armé qui me surveille en feignant de ne pas écouter notre conversation, elle acquiesce.

– Évidemment qu'Il l'a voulu.

– Alors pourquoi m'en punir si telle était sa volonté ?

– Ne confonds pas la justice des hommes avec celle d'Allah, me répond-elle doucement.

– Je ne veux pas mourir, pas maintenant, pas comme ça, c'est trop nul !

Elle lève sa main vers ma joue et l'enrobe tendrement comme on cueille un fruit mûr.

Nous sommes à l'écart des quelques autres vagabonds détenus dans l'école. Depuis le bombardement de la ville par l'aviation de l'Arabie Saoudite sous prétexte que des chefs Houthis s'y réfugiaient, l'école a été aménagée en centre de détention provisoire, même si cela fait déjà deux ans. Il faut se méfier du mot « provisoire », cela fait 70 ans que les palestiniens sont eux-mêmes des réfugiés provisoires... L'usine d'embouteillage aussi a été détruite. Mon autre frère, Sihame, qui y terminait sa journée, s'est fait déchiqueté dans l'attaque. Heureusement j'ai pu retrouver son corps grâce à ses chaussures, bien qu'en partie fondues, car le reste de sa dépouille était carbonisée, sa peau noire et craquelée comme de la croûte brûlée recouverte de suie poisseuse. Nous n'avons pas retrouvé sa tête, qui a été écrasée par la chute de la machine qu'il allait nettoyer et éteindre avant de rentrer à la maison. Et de son cou sectionné dépassait la fin de sa colonne vertébrale, que je n'osais regarder, par pudeur sans doute. Le général saoudien Ahmed Asseri a justifié ce massacre en affirmant que les Houthis y confectionnaient des engins explosifs. Si tant est qu'une bouteille d'eau peut exploser alors raser l'usine eût pu être évident, mais tout le monde est sceptique sur le soit-disant ciblage soigné visant les positions militaires Houthies : lors des six derniers mois de guerre la coalition dirigée par l'Arabie Saoudite a bombardé des camps de déplacés, un grand marché, des complexes résidentiels, la vieille ville de Sanaa et son

port. Autant dire qu'ils tirent au hasard. De l'autre côté on ne peut pas dire que le pilonnage à l'arme lourde des Houthis soit d'une précision chirurgicale. Et à chaque offensive Houthis, tout le monde dans le pays s'attend à une répression aérienne féroce et à l'aveugle.

La plupart des habitants ont déserté, et ceux qui sont restés ici ont fait le maximum de provisions avant que tous les commerces ne ferment. Il n'y a plus d'activité, de carburant, de chantier, les entreprises et les missions diplomatiques ont disparu. Les priorités sont de trouver à manger et à boire. De survivre et d'attendre. D'inspirer et d'expirer, lorsque l'on peut sortir la tête de la boue que représente notre avenir dans le naufrage de nos vies torpillées. L'éducation et la culture ont déserté la ville pour laisser place à une menace de guerre civile, au pillage et à la résignation.

Lorsque le Vésuve consuma Pompéi, il fallut s'enfuir aussitôt afin de ne pas subir cette brûlante apocalypse. De même les habitants de Pripiat en Ukraine ont dû abandonner immédiatement leur ville, (bien qu'il eût fallu attendre 30 heures entre l'explosion du quatrième réacteur de la centrale voisine de Tchernobyl et l'ordre de l'évacuation), en laissant leurs biens tels quels, croyant à tort pouvoir revenir trois jours après alors que jamais ils ne purent remettre un pied dans leur passé, qui depuis s'est figé puis décrépi. À Guernica cette fois aucun répit pour les pauvres âmes massacrées un jour de marché, qui allèrent chercher de quoi manger mais ne trouvèrent que la mort crachée des cieux. Cette première expérimentation d'un escadron aérien macabre orchestrée par les nazis fut un tel succès que pas un mois ne s'écoule désormais dans le monde sans que ne résonne l'écho cruel du foudre implacable d'un bombardier ou d'un drone. L'innovation est surprenante. Peut-être aussi Bashar Al Assad s'est-t-il récemment senti pionnier avec le largage de barils d'explosifs par hélicoptère sur ses propres citoyens, cependant d'autres citoyens encore étaient eux directement semés du ciel dans l'Atlantique quarante ans plus tôt, lors de l'opération Condor en Amérique du Sud qui par ailleurs ne fut point baptisée ainsi car cet oiseau de mauvais augure est un charognard vivant en surplomb de l'océan.

Ainsi la mort est toujours plus efficace lorsqu'elle vient du ciel, et celui qui contrôle le ciel est le plus puissant. Voici sans doute la raison pour laquelle l'Homme a créé Dieu et se réclame de lui à chaque fois qu'il veut asseoir son pouvoir et justifier ses actes.

Est-ce aussi facile de quitter son pays que son berceau ? Comme à Pompéi et Pripiat j'aurais dû me sauver immédiatement, mais lorsqu'on se rend compte qu'une catastrophe en est une il est déjà trop tard. Il me semble désormais que sur ma ville et mon pays les radiations et les laves jamais ne cesseront. Inconsciemment je m'en voulais de penser quitter mon pays, or c'est bien lui qui ne voulait plus de moi, triste mauvaise herbe condamnée à être déracinée de ma propre terre acide et sèche.

J'étais mineur lorsque j'ai tué ce pauvre bougre. J'aurais tout aussi bien pu être lui, désemparé pour tenter de nourrir les miens, effrayé, honteux, maladroit. La peine de mort fut ma sentence, au mépris de mon âge et de ma légitime défense. Mon acte de naissance me donne bien presque deux ans de plus, mais mes parents l'ont rempli au hasard pour m'inscrire dans cette même école où je suis désormais détenu depuis de longs mois. Rien n'oblige à faire établir un acte de naissance et inscrire un enfant à l'état civil. Lors du procès un médecin légiste a été chargé par notre avocat de déterminer mon âge précis, et ses examens ont conclu effectivement à ma minorité. Ce qui a été certifié par le procureur. Je suis bien un enfant. Mais document officiel contre un autre, la partie adverse a fini par gagner. Surtout qu'elle est liée au clan qui dirige la ville...

Par cette erreur d'un chiffre mes parents m'ont tué sans le savoir. Nous avons appris cette semaine que notre dernier recours n'a pas abouti. Je serai transféré dans deux jours à la prison de Sanaa où mon innocence et moi seront exécutés d'une balle dans la nuque, selon le protocole habituel. J'étais persuadé que ma détention ne devait être qu'éphémère, volatile comme le doute. Un mauvais moment. Une erreur. Allez n'en parlons plus, nous devons être certains de ta sincérité et de ton âge, vas-t'en mon bonhomme. Seulement le couperet est tombé avec la confirmation définitive et tranchante de

la sentence. Désormais ma détention est dans leur concept même de peine de mort. Je suis prisonnier de leur aberration. Mon âme et mon destin ne m'appartiennent plus, je suis renié, déshumanisé, ôté de moi-même, être dissous qui ne vient plus de rien et erre vers nulle part. Je sens un creux violent en moi proche d'une grande faim, un vertige qui m'a balancé des cieux, une absolue famine, une chute interminable. Chacune de mes cellules se vide de sa substance et se remplit d'angoisse car c'est là mon existence qui s'efface. Comme un vieil homme qui un jour éternue dans sa main et y découvre du sang noir, signe qu'une maladie le ronge et qu'un compte à rebours fatal s'est enclenché, je bascule dans une brume sombre où mon cœur cogne les coups d'un décompte funèbre. Ici chaque citoyen est un Damoclès anxieux, au-dessus duquel pend non pas la lourde épée du tyran de Syracuse Denys l'Ancien fébrilement retenue par un crin de cheval, mais la kalachnikov de la loi, rouillée comme elle.

Quand bien même aurais-je été un meurtrier intentionnel, n'y a-t-il pas de faillite plus flagrante d'un état que lorsqu'il justifie publiquement et au nom de ses citoyens un odieux assassinat prémédité et assouvi de sang froid ? C'est l'empreinte visqueuse d'un gouvernement qui n'est pas là pour servir son peuple mais pour l'asservir, en faisant croire qu'il éradique le crime, alors que par le crime lui-même il se sert des criminels pour apaiser la lâcheté de la population qu'elle escamote par procuration au pouvoir. C'est donnant-donnant. Chacun consent à déléguer son désarroi au bourreau rendu anonyme par un masque ou un foulard, en se convaincant que la solution est de faire disparaître le problème !

Malheureusement aujourd'hui je suis ce problème. Un intrus. Je sens ma vie me glisser entre les doigts comme du sable. À chacun de mes mouvements les grains de mon existence tombent et se perdent.

Parfois je me revois un peu plus jeune courir dans la cour de cette école, filant entre les rires et les cris, comme dans n'importe quelle école sans doute. Tout le monde doit avoir ce même souvenir. Je tourne la tête lentement pour me voir poursuivre mes copains de classe, écouter mes pas pianoter sur le sol, et je suis le plus rapide

de la terre, et la maîtresse tape des mains pour annoncer la fin de la récréation, et je suis essoufflé de joie, et alors dans la cour tous nous arrêtons, défoulés, courbés, les mains sur les genoux, les gorges déployées au ciel pour capturer de l'air, comme des oisillons affamés, les visages souriants aux éclats, et enfin la poussière dans la cour se dissipe doucement, chassée par le calme.

Et nos plumes encore édentées par nos ébats mordent ardemment le présent, des éclaboussures de rires plein les poches.

Ce présent est bel et bien passé désormais. Pourtant quasiment rien n'a bougé depuis les bombardements. L'olivier règne paisiblement au centre de la cour, avec les cicatrices que nous lui avons ingénument infligées en utilisant des petites pierres tranchantes, cachés des remontrances des instituteurs. Il y a encore quelques traces de craie sur des murs, et de lointains échos de rires surgissent parfois, brisant mes pensées les plus mélancoliques. Les murs ont été coiffés de barbelés, des barreaux ont été rajoutés aux fenêtres de nos classes, et quelques gardes armés suffisent à contenir nos pauvres âmes. C'est très loin d'être le S-21, ce lycée du centre de Phnom Penh transformé en prison où furent torturés et exécutés plus de 16000 personnes par les Khmers Rouges – et dont le dirigeant qui a participé à ce génocide fut lui non pas condamné à la peine capitale mais à la détention à perpétuité. La grille de l'entrée est gardée de chaque côté par un homme abrité d'un parasol délavé, affalé sur une chaise en plastique, jouant d'une main sur son smartphone et gardant l'autre sur son arme. Deux poignées de détenus, jetés ici comme des billes, peuvent se déplacer librement dans ce petit espace de trois salles de classe, de petites toilettes pour enfants toujours bouchées, et d'une cour. L'infirmerie et deux autres salles sont closes, réservées au personnel de notre école désormais prison. Je me suis installé au fond d'un couloir, où j'ai disposé un lit de fortune à l'aide de matelas récupérés dans une salle. L'air y circule mal mais j'y suis tranquille, avec le chariot plein de livres que j'ai adopté, récupéré au fond d'une salle, animal malade abandonné. Le Yémen est le pays qui traduit le moins de livres au monde, seulement trois